

LA

RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE

JOURNAL NATIONAL HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction,
l'Administration et les Gravures,
A L'ADMINISTRATEUR DE la République Illustrée
21, rue des Capucins, Lyon.

Première année — Numéro 5.

BUREAUX : à LYON, 21, rue des Capucins;
Vente pour LYON, M. BALLAY, 34, rue Tupin.

ABONNEMENTS

Lyon 6 f. par an.
Départements 8 —
Les autres pays, suivant les droits de poste.

SILHOUETTES RÉPUBLICAINES

M. HÉNON

Ancien Député, Maire de Lyon.

M. Hénon (Jacques-Louis), médecin français, député, né le 18 prairéal an X, reçu docteur en 1841, s'établit à Lyon, et y acquit une position honorable. Livré à l'étude de la botanique, il est devenu membre de l'Académie des sciences, lettres et arts de cette ville et a été secrétaire de la société d'agriculture. Attaché sous Louis-Philippe à l'opposition libérale, il faisait partie du comité pour la réforme électorale. En 1848, il se présenta sans succès, comme candidat à l'assemblée constituante. Aux premières élections qui suivirent le coup-d'état du 2 décembre, il fut un des trois députés envoyés au corps législatif par l'opposition républicaine (29 février 1852), refusa, comme le général Cavaignac et M. Carnot, le serment à la constitution et fut déclaré démissionnaire. Réélu à Lyon, en 1857, il prêta le serment exigé, et siégea au Corps législatif, où il a pris la parole, sur diverses questions intéressant particulièrement l'agglomération lyonnaise. En 1863, il a été réélu par 20,844 voix, sur 30,177 votants. Il est devenu membre du conseil général pour le 1^{er} canton de Lyon. Chacun sait que M. Hénon a échoué aux dernières élections. Il a été le premier à proclamer la République à Lyon, le 4 septembre.

M. Hénon a publié plusieurs écrits, notamment un mémoire sur le Mûrier multicaule (Lyon, 1835, in-8), et une Notice sur J. C. Favre, médecin vétérinaire (Ibid. 1845, in-8).

C'est, disons-le en terminant, l'un des plus nobles, des plus désintéressés, des plus beaux caractères de la République de 1870.

Lettre du roi Guillaume à la reine Augusta.

Chère amie, au Dieu des armées
Offrons d'un cœur reconnaissant
Les victorieuses fumées
Qui montent de ces flots de sang !
Il est bon que de notre gloire
Nous fassions part au saint des saints;
S'il n'absolvait notre victoire,
On nous traiterait d'assassins.

Cette victoire est écrasante;
Et jamais ces mêmes Français
De la fortune écomplaisante
N'obtinrent pareil succès.
L'empire à nos gens est en proie !
Mes Hessois, mes Wurtembergeois,
Mes Bavaïrois et mes Badois
En on failli mourir de joie !
Oui, ce César aventureux,
Opprobre du temps où nous sommes,
Avec ses quatre-vingt mille hommes
S'est fait lui-même prisonnier !
Qui jamais l'aurait osé croire ? —
Et remarque, pour cette fois,
Que je n'enfle pas mes exploits, pas !
Et que la chose est de l'histoire !
Surtout le Times fera bien
De se taire ; on n'en croirait rien.

Enfin, disons-le, sans grimace,
Je suis un brave, un conquérant !
Encore un peu, je prendrai place
Auprès d'Alexandre-le-Grand !
Hein ? que dis-tu de ton Guillaume ?
Nous allons en un seul royaume
Grouper tout le monde germanique !
J'aurai l'Europe dans ma main !
Oui, je l'aurai, coûte que coûte !
Dût notre Allemagne en travail
De cadavres semer sa route !
Le sang versé n'est qu'un détail.
Aussi bien j'en suis économe ;
Mes sujets ont tout mon amour ;
Jusqu'ici je n'en perds en somme
Que neuf ou dix mille par jour.

Et puis, je t'en fais confiance,
Je réserve à nos bons voisins,

Frères, amis, parents, cousins,
L'honneur de conduire la danse,
Tandis qu'un singulier hasard
Retient mes Prussiens à l'écart.
La guerre une fois terminée,
Toute ma suite couronnée
N'aura plus un soldat debout ;
Alors, tu comprends, je m'approche
Et mets les marrons dans ma poche :
Il faut savoir penser à tout.

Pour revenir au triste hère
Dont j'ai fait capture à Sedan,
Croirais-tu que cet impudent
M'a traité de monsieur son frère ?
Ces petites gens, sur ma foi,
Vous prennent des façons de roi ! —
Franchement j'avais grande envie
De le faire un peu fusiller ;

HÉNON

ANCIEN DÉPUTÉ, MAIRE DE LYON



Je l'aurais fait sans sourciller :
Mais Fritz a demandé sa vie.
Le cher enfant avait dansé
Chez ce monsieur, l'hiver passé.

Tel qu'il est, je te l'expédie ;
Après tout c'est un potentat ;
Il faut respecter son état,
Même quand on le parodie.
Donnons-lui Cassel pour séjour ;
Qu'un prestige encor l'environne ;
Qu'il y garde une ombre de cour
Avec une ombre de couronne ;
Ses valets ont bon estomac ;
Toi, sans y mettre de lésine,
Dépêche-lui pour sa cuisine
Ton cuisinier... et du tabac !

Car il faut que je te le dise ;
J'allais faire, sans ce bon Fritz,

Une impardonnable sottise.
Je me figurais que Paris
Avec son monarque était pris ;
Que c'était comme en Allemagne,
Et que sa chute, d'un seul coup
Allait terminer la campagne ;
Eh bien ! ma chère, pas du tout !
La France est un pays unique ;
On lui souffle son empereur,
On croit la frapper de terreur,
Elle se met en république !
Et te gage encore ceci
Que, pour me donner la réplique,
Volontiers elle eût dit merci !

Or, c'est là que le bât me blesse.
L'esprit de mes bons Allemands,
Encor que je le tiens en laisse,
Se prête à ces entraînements ;

La république est une peste
Qu'il faut étouffer avant tout,
Et contre ce fléau funeste
Leur empereur est mon va-tout.
Je le doriote, je le choie,
Je le traite de Majesté,
Je patronne sa lâcheté,
Et je me donne cette joie
De le voir, par les siens honni,
Lui, ce fumeur de cigarettes,
Cet écuyer de Franconi,
S'appuyer sur nos baïonnettes
Pour reconstruire dans Paris
Son trône avec tous les mépris !

C'est à ce but qu'il nous faut tendre ;
Moltke et Bismarck ont à leur gré
Contre Paris tout préparé ;
Il ne reste plus qu'à le prendre.

On m'a bien proposé la paix :
Mais traiter avec un cadavre
Est le fait d'un esprit épaïs.
Et puis, quoi !... Crémieux, Jules Favre,
Gambetta, Simon, Arago,
Une canaille embrigadée,
Des noms dont tu n'as pas idée,
Venus de Chine ou du Congo !
Des gens qui, pour jouer des rôles,
Veulent sauver la France !... Brûles !
Sans compter que ces brigands-là
Me traitent encor d'Attila !

C'est bien ! Attila savait mordre !
Comme lui, pardieu ! j'ai mordu ! —
Sais-tu ce que j'ai répondu ?
« — Vous passerez au second ordre
« Parmi les peuples d'Occident ;
« J'aurai toute vos places fortes ;
« Strasbourg nous ouvrira ses portes ;
« Metz se rendra comme Sedan.
« Je veux la Lorraine et l'Alsace,
« Le Mont-Valérien... — J'en passe
« Cinq milliards en écus d'or ;
« Tous vos navires à cuirasse,
« Fusils, canons, et cætera !... »
Si l'on ne m'eût quitté la place,
J'allais demander l'Opéra !

Au fait, c'est peut-être une clause
A laquelle il faudra tenir ;
Pour conclure la paix, j'impose
La musique de l'avenir ;
Wagner et Louis de Bavière,
De Paris lui faisant l'accès,
Me vaudront une armée entière
Pour me venger de ces Français ! —
Si le mot pour rire me gagne,
Chère Augusta, j'en fais l'aveu,
C'est que j'ai sauté du champagne ;
Il faut bien s'égayer un peu !

Bref ! une guerre à toute outrance,
Une lutte à mort !... à tout prix,
Le démembrement de la France,
Et l'écrasement de Paris !
Tout va bien !... Hier, à Bazeilles,
Ce bon Fritz a fait des merveilles ;
Les habitants avaient osé
Se défendre ; on s'est avisé

De les flamber dans leur tannière
Comme des lapins au terrier ;
Et les hommes jusqu'au dernier,
Les femmes jusqu'à la dernière,
Les enfants, le village entier,
A coups de crosse, à coups de gaule,
Étaient rejetés au brasier !
C'était raide, mais c'était drôle ! —
Pour Strasbourg, un cercle de fer
Vomit sur cette ville infâme
Des flots de pétrole et de flamme ;
On peut s'en fier à Werder,
Il n'y restera pas une âme ! —
Tout le pays, brûlé ! pillé !
Ce qui résiste, fusillé !
Fusillé, tout ce qui raisonne !
Quand nos prisonniers en colonne
Tombent à moitié morts de faim,
Pour les relever, on leur donne
Une balle en guise de pain !...

Que si l'Europe s'en étonne
Et signale un abus commis,
Comme tu penses bien ma bonne,
Je l'impute à nos ennemis.

Par exemple, une chose horrible,
Lui-même, Bismarck, en tremblait,
C'est Jaumont, ce trou qui hurlait !...
Tu sais comme je suis sensible :
Quand l'odeur m'en revient au nez,
Je crois, après une semaine,
Revoir cette bouillie humaine !...
Cela me trouble mon diné !

Arrière, clameurs étouffées,
Spectres hideux !... Sans vains regrets,
Gagnons Paris, et buvons frais ! —
Je t'enverrai de l'eau des fées
Et des robes de Wortz, — Tu sais ?
Ce tailleur que l'Europe admire ?...
De tant de fastes éclipsés
C'est tout ce qu'à laissé l'empire !

Surtout, ma chère, à ton époux
Épargne les soupçons jaloux !
Paris me rendra témoignage ;
Quand nous y fûmes de passage,
Je suis le seul des souverains,
Et nous étions une vingtaine, —
Qui dans les spectacles forains
Et chez leurs Phryniés à tous crins
N'ait pas couru la pretantaine !

De tout cela rends grâce à Dieu !
Je te redis ma patenôtre ;
Autel et trône, à pareil jeu,
Sont une force l'un pour l'autre.
Soyons pieux et redouté !
Et puisse le Dieu de bonté
Rendre la paix à mon royaume ! —
Je t'aime et te bénis ! — GUILLAUME.

Septembre 1870.

BONAPARTE PEINT PAR VICTOR HUGO.

Il est un livre peu connu en France et qui sous le dernier règne a valu de nombreuses condamnations à ses quelques introducteurs : c'est NAPOLÉON LE PETIT, par V. Hugo.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner ici un extrait, c'est le portrait même du héros.

I.

Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, né à Paris le 20 avril 1808, est le fils d'Hortense de Beauharnais, mariée par l'empereur à Louis-Napoléon, roi de Hollande. En 1831, mêlé aux insurrections d'Italie, où son frère aîné fut tué, Louis Bonaparte essaya de renverser la papauté. Le 30 octobre 1836, il tenta de renverser Louis-Philippe. Il avorta à Strasbourg, et, gracié par le roi, s'embarqua pour l'Amérique, laissant juger ses complices derrière lui. Le 11 novembre, il écrivait : « Le roi, dans sa clémence, a ordonné que je fusse conduit en Amérique ; » il se déclarait « vivement touché de la générosité du roi ; » ajoutant : « Certes, nous sommes tous coupables envers le gouvernement d'avoir pris les armes contre lui, mais le plus coupable c'est moi, » et terminant ainsi : « J'étais coupable envers le gouvernement ; or le gouvernement a été généreux envers moi. » (1) Il revint d'Amérique en Suisse, se fit nommer capitaine d'artillerie à Berne et bourgeois de Salenstein en Thurgovie, évitant également, au milieu des complications diplomatiques causées par sa présence, de se déclarer Français et de s'avouer Suisse, et se bornant, pour rassurer le gouvernement français, à affirmer par une lettre du 20 août 1838, « qu'il vit presque seul » dans la maison « où sa mère est morte, » et que sa « ferme volonté » est de « rester tranquille. » Le 6 août 1840, il débarqua à Boulogne, parodiant le débarquement à Cannes, coiffé du petit chapeau (2), apportant un aigle doré au bout d'un drapeau et un aigle vivant dans une cage, force proclamations, et soixante valets, cuisiniers ou palefreniers, déguisés en soldats français, avec des uniformes achetés au Temple et des boutons du 42^m de ligne fabriqués à Londres. Il jette de l'argent aux passants dans les rues de Boulogne, met son chapeau à la pointe de son

(1) Lettre lue à la cour d'assises par l'avocat Parquin qui, après l'avoir lue, s'écria : « Parmi les nombreux défauts de Louis-Napoléon, il n'en faut pas du moins compter l'ingratitude. »

(2) *Cour des pairs*. — Attentat du 6 août 1840, page 140, témoin Geoffroi, grenadier.

épée et crie lui-même *vive l'empereur* ; tire à un officier (1) un coup de pistolet qui casse trois dents à un soldat, et s'enfuit. Il est pris, on trouve sur lui cinq cents mille francs en or et en bank-notes (2) ; le procureur général Frank-Carré lui dit en pleine cour des pairs : « Vous avez fait pratiquer l'embau-chage et distribuer l'argent pour acheter la trahison. » Les pairs le condamnent à la prison perpétuelle. On l'enferme à Ham. Là son esprit parut se replier et mûrir ; il écrivit et publia des livres empreints, malgré une certaine ignorance de la France et du siècle, de démocratie et de progrès : *l'Extinction du paupérisme*, *l'Analyse de la Question des sucres*, les *Idées napoléoniennes*, où il fit l'empereur « humanitaire. » Dans un livre intitulé *Fragments historiques*, il écrivit : « Je suis citoyen avant d'être Bonaparte. » Déjà, en 1832, dans son livre des *Réveries politiques*, il s'était déclaré « républicain. » Après six ans de captivité, il s'échappa de la prison de Ham déguisé en maçon, et se réfugia en Angleterre. Février arriva, il acclama la République, vint siéger comme représentant du peuple à l'Assemblée constituante, monta à la Tribune le 21 septembre 1848, et dit : « Toute ma vie sera consacrée à l'affermissement de la République, » publia un manifeste qui peut se résumer en deux lignes : liberté, progrès, démocratie, amnistie, abolition des décrets de proscription et de banissement ; fut élu président par cinq millions cinq cent mille voix, jura solennellement la Constitution le 20 décembre 1848, et, le 2 décembre 1851, la brisa. Dans l'intervalle il avait détruit la république romaine et restauré en 1849 cette papauté qu'il avait voulu jeter bas en 1831. Il avait en outre pris on ne sait quelle part à l'obscur affaire dite loterie des lingots d'or ; dans les semaines qui ont précédé le coup d'Etat, ce sac était devenu transparent et l'on y avait aperçu une main qui ressemblait à la sienne. Le 2 décembre et les jours suivants, il a, qui pouvait exécutif, attenté au pouvoir législatif, arrêté les représentants, dissout l'Assemblée, dissout le Conseil d'Etat, expulsé la haute cour de justice, supprimé les lois, pris vingt-cinq millions à la Banque, gorgé l'armée d'or, mitraillé Paris, terrorisé la France ; depuis il a proscriit quatre-vingt-quatre représentants du peuple, volé aux princes d'Orléans les biens de Louis-Philippe, leur père, auquel il devait la vie ; décrété le despotisme en cinquante-huit articles sous le titre de Constitution, garotté la République, fait de l'épée de la France un bâillon dans la bouche de la liberté, brocanté les chemins de fer, fouillé les poches du peuple, réglé le budget par ukase, déporté en Afrique et à Cayenne dix mille démocrates, exilé en Belgique, en Espagne, en Piémont, en Suisse et en Angleterre quarante mille républicains, mis dans toutes les âmes le deuil et sur tous les fronts la rougeur.

Louis Bonaparte croit monter au trône, il ne s'aperçoit pas qu'il monte au poteau.

II.

Louis Bonaparte est un homme de moyenne taille, froid, pâle, lent, qui a l'air de n'être pas tout à fait réveillé. Il a publié, nous l'avons rappelé déjà, un Traité assez estimé sur l'artillerie, et connaît à fond la manœuvre du canon. Il monte bien à cheval. Sa parole traîne avec un léger accent allemand. Ce qu'il a d'histrion en lui a paru au tournoi d'Eglintown. Il a la moustache épaisse, et couvrant le sourire comme le duc d'Albe, et l'œil éteint comme Charles IX.

Si on le juge en dehors de ce qu'il appelle ses « actes nécessaires » ou « ses grands actes » c'est un personnage vulgaire, puéril, théâtral, et vain. Les personnes invitées chez lui, l'été, à Saint-Cloud, reçoivent, en même temps que l'invitation l'ordre d'apporter une toilette du matin et une toilette du soir. Il aime la gloriole, le pompon, l'aigrette, la broderie, les paillettes et les passequilles, les grands mots, les grands titres, ce qui sonne, ce qui brille, toutes les verroteries du pouvoir. En sa qualité de parent de la bataille d'Austerlitz, il s'habille en général.

Peu lui importe d'être méprisé, il se contente de la figure du respect.

Cet homme ternirait le second plan de l'histoire, il souille le premier. L'Europe riait de l'autre continent en regardant Haïti quand elle a vu apparaître ce Soulouque blanc. Il y a maintenant en Europe, au fond de toutes les intelligences, même à

(1) Le capitaine Col-Puygellier, qui lui avait dit : « Vous êtes un conspirateur et un traître. »

(2) *Cour des pairs*. — Témoin Adam, maire de Boulogne.

l'étranger, une stupeur profonde, et comme le sentiment d'un affront personnel ; car le continent européen, qu'il le veuille ou non, est solidaire de la France, et ce qui abaisse la France humilie l'Europe.

Avant le 2 décembre, les chefs de la droite disaient volontiers de Louis Bonaparte : *C'est un idiot*. Ils se trompaient. Certes, ce cerveau est trouble, ce cerveau a des lacunes, mais on peut y déchiffrer par endroit plusieurs pensées de suite et suffisamment enchaînées. C'est un livre où il y a des pages arrachées. Louis Bonaparte a une idée fixe, mais une idée fixe n'est pas l'idiotisme. Il sait ce qu'il veut, et il y va. A travers la justice, à travers la loi, à travers la raison, à travers l'honnêteté, à travers l'humanité, soit, mais il y va.

Ce n'est pas un idiot. C'est un homme d'un autre temps que le nôtre. Il semble absurde et fou parce qu'il est dépareillé. Transportez-le au xvi^e siècle en Espagne, et Philippe II le reconnaîtra ; en Angleterre, et Henri VIII lui sourira ; en Italie, et César Borgia lui sautera au cou. Ou même bornez-vous à le placer hors de la civilisation européenne, mettez-le en 1817 à Janina, Ali-Tepeleni lui tendra la main.

Il y a en lui du moyen-âge et du bas-empire. Ce qu'il fait eût semblé tout simple à Michel Ducas, à Romain Diogène, à Nicéphore Botaniat, à l'eunuque Narsès, au Vandale Stilicon, à Mahomet II, à Alexandre VI, à Ezzelin de Padoue, et lui semble tout simple à lui. Seulement il oublie ou il ignore qu'au temps où nous sommes, ses actions auront à traverser ses grandes effluves de moralité humaine dégagées par nos trois siècles lettrés et par la révolution française, et que dans ce milieu ses actions prendront leur vraie figure et apparaîtront ce qu'elles sont, hideuses.

Ses partisans — il en a — le mettent volontiers en parallèle avec son oncle, le premier Bonaparte. Ils disent : « L'un a fait le 18 brumaire, l'autre a fait le 2 décembre ; ce sont deux ambitieux. » Le premier Bonaparte voulait réédifier l'empire d'Occident, faire l'Europe vassale, dominer le continent de sa puissance et l'éblouir de sa grandeur, prendre un fauteuil et donner aux rois des tabourets, faire dire à l'histoire : Nemrod, Cyrus, Alexandre, Annibal, César, Charlemagne, Napoléon ; être un maître du monde. Il l'a été. C'est pour cela qu'il a fait le 18 brumaire. Celui-ci veut avoir des chevaux et des filles, être appelé monseigneur et bien vivre. C'est pour cela qu'il a fait le 2 décembre. — Ce sont deux ambitieux ; la comparaison est juste.

BULLETIN DE LA SEMAINE

Si affligeant que soit le télégramme qui nous annonce la reddition de Strasbourg, il ne faut pas cependant que la légiti-mité douloureuse qu'il nous cause nous rende insensible aux bonnes nouvelles qui nous arrivent de Paris.

Nous signalons particulièrement la dépêche qui nous apprend la reprise par nos troupes de plusieurs de nos positions qui nous avaient été enlevées. Nous aurions réoccupé Clamart, Meudon, Châtillon : ce seraient là de glorieux et d'importants succès.

D'autre part la situation de Lyon paraît s'améliorer. Les Lyonnais se souviennent enfin qu'ils ont d'autres ennemis à combattre que leurs propres concitoyens, et la formation dans la garde nationale d'un bataillon mobile, nous fait espérer que les prussiens sont encore présents à quelques mémoires.

Dans l'Ouest, les préparatifs de défense se généralisent. L'appel de M. de Cathelineau a été entendu : les Bretons et les Vendéens se lèvent de toutes parts et courent aux armes.

Ce mouvement des populations qui devrait causer quelque inquiétude aux prussiens, les laisse jusqu'ici forts indifférents, et ils affectent de considérer la guerre comme terminée, ne trahissent plus désormais qu'un souci, celui de savoir comment ils disposeront de nos dépouilles.

La Prusse n'ose décidément pas s'annexer directement l'Alsace et la Lorraine, soit qu'elle craigne de trop alarmer l'Europe, soit plutôt qu'elle désire donner aux Allemands une haute idée de son désintéressement, et leur faire croire qu'elle n'a fait la guerre que pour eux.

Elle hésite donc entre deux espèces d'annexion déguisée : ou bien elle partagera l'Alsace et la Lorraine entre la Bavière et le grand duché de Bade, ou elle constituera les deux provinces

Feuilleton de la RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE — N° 3.

LES PROLÉTAIRES DE LONDRES

ou

LES MARTYRS DU TRAVAIL

(Suite.)

En acquérant la certitude que c'était bien à elle que s'adressait le regard de l'étranger, la jeune fille se sentit toute confuse et son visage se couvrit d'une vive rougeur. Elle se détourna promptement pour prendre un autre chemin, mais en un instant l'élegant jeune homme l'avait rejointe.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, permettez-moi d'implorer de vous mille pardons ! s'écria-t-il d'un ton de prière tel que, dans sa surprise, Virginie leva sur lui ses beaux yeux bleus, et dans ses regards elle lut la même supplication respectueuse que trahissait sa voix. Pardonnez-moi, Mademoiselle, mais, je vous en supplie, accordez-moi quelques instants d'attention ! Je ne voudrais pas vous fâcher, vous insulter encore moins, — mais j'ai été tellement frappé de votre beauté, de votre modestie....

— Monsieur, vous êtes pour moi un étranger, et je vous prie, au besoin je vous ordonne de me laisser en paix, interrompit Virginie, retrouvant la faculté de parler, que la surprise avait un moment paralysée chez elle.

— Ah ! s'écria le jeune homme avec une véhémence passionnée, le ciel m'en est témoin que je n'ai d'autre intention que de vous montrer mon profond respect. Ne soyez pas la plus cruelle des femmes, vous qui en êtes la plus belle....

La jolie figure de Virginie se couvrit d'une rougeur plus vive encore ; elle s'arrêta brusquement, jeta au jeune homme un regard qui semblait dire plus éloquentement que la parole elle-même n'eût pu faire : « Que vous ai-je donc fait pour que

vous m'insultiez ? » Puis elle reprit soudain sa route dans la première direction.

...Mais le jeune homme était encore à ses côtés, se confondant en chaleureuses protestations, en serments de sincérité passionnés, en excuses.

Il la suppliait de l'écouter un moment, et si démonstratifs étaient ses gestes, si véhément était son langage, que Virginie tremblait qu'il n'attirât l'attention soit des passants, soit des habitants des maisons voisines.

Cruellement embarrassée, pénétrée de honte et de confusion, elle sentait sa présence d'esprit l'abandonner ; tout-à-coup l'intervention d'une tierce personne vint l'arracher à sa position fâcheuse, et rappeler le jeune gentleman au sentiment des convenances.

— Charles ! Charles ! vous m'étonnez, s'écria un monsieur d'un certain âge qui de la rue voisine débouchait dans Grosvenor Square. Comment ! en plein jour ! et précisément sous les fenêtres... Ah ! Charles ! Charles ! Et vous adressez à une jeune personne que son aspect seul devait protéger contre toute insulte !...

— Monsieur Lavenham ! s'écria le jeune étranger, rempli de confusion à son tour. Cette jeune demoiselle me rendra la justice d'admettre que je n'ai rien dit pour l'insulter. Je suis incapable d'une telle action !

— Et cependant, Charles, répliqua doucement M. Lavenham, il n'y a pas un motif plausible qui puisse excuser en vous cet acte ; et il y a mille raisons qui devaient vous le défendre. Allons, Mademoiselle, veuillez accepter mon bras, j'aurai l'honneur de vous reconduire.

Ces derniers mots s'adressaient à Virginie, qui accepta machinalement la protection qui s'offrait à elle sous cette apparence paternelle, et avec une bonté à laquelle elle était si peu habituée. Sans s'occuper plus longtemps du jeune gentleman, M. Lavenham escorta la couturière avec autant d'attention et de respect que si elle eût été une grande dame

portant à la main une riche aumônière au lieu d'un vulgaire carton de modiste.

Tout cela s'était passé si rapidement que Virginie n'avait pas eu le temps de réfléchir qu'elle ne connaissait pas plus le monsieur au bras duquel elle était que le jeune étranger qui lui avait donné le nom de M. Lavenham. Mais quand elle eût à la dérobée jeté un regard timide sur le compagnon que les circonstances lui donnaient ainsi, elle ne trouva dans son cœur d'autre sentiment qu'un mélange de reconnaissance, de confiance et de respect ; car M. Lavenham occupait évidemment un rang élevé dans la société, son extérieur respirait l'affabilité avec un peu de mélancolie ; on reconnaissait en lui l'homme distingué, l'esprit intelligent, l'âme éminemment bienveillante.

Cependant, Virginie songeait : elle se disait qu'elle, — la pauvre couturière avec son carton à la main, — cheminait dans l'un des quartiers les plus fashionables du West-End au bras d'un homme d'une position supérieure, — et plus son esprit s'appesantissait sur cette idée, plus elle sentait la nécessité de mettre un terme à une situation qui, selon elle, devait être des plus ennuyeuses pour un gentleman. Elle commença donc à murmurer quelques mots de remerciement, et, en même temps, elle s'efforçait de retirer son bras ; mais, devinant le sentiment auquel elle obéissait, M. Lavenham la retint, et avec une brusque franchise :

— Si ma compagnie ne vous répugne point, Mademoiselle, je ne suis pas honteux de la vôtre. Mais où allez-vous ?

— Chez M^{me} Duplessy, dans Great-Castle-Street, Monsieur, — fut la réponse.

— Ah ! ah ! la couturière à la mode, répliqua M. Lavenham, et après quelques secondes de silence : Aviez-vous jamais vu ce jeune gentleman auparavant ? Je parle de celui qui vous persécutait si sottement tout à l'heure.

— Je ne l'avais jamais vu, Monsieur.

— Et vous ne savez même pas qui il est ?

française en un Etat indépendant. Il est bien entendu que, dans l'un ou l'autre cas, l'Alsace et la Lorraine feraient partie de la Confédération du Nord, c'est-à-dire en réalité de la monarchie prussienne.

Telles sont, en ce moment les préoccupations de M. de Bismarck : notre première victoire le tirera d'embarras.

En attendant, la France se prépare aux élections de l'Assemblée constituante qui doivent avoir lieu le 16 octobre. Ce sera un grand jour que celui où nos représentants réunis acclameront la République en face d'un insolent ennemi, qui ne veut pas la reconnaître. Mais qu'importe ? celui qui fut Napoléon, ne s'écartera-t-il pas un jour (il n'était alors qu'un grand général républicain) : « La République est comme le soleil. Aveugle qui ne la voit pas !... »

L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE

Le décret qui convoque les électeurs pour le 16 octobre prochain remet en vigueur la loi électorale du 15 mars 1849.

Voici comment étaient partagés, sous l'empire de cette loi, les sièges parlementaires entre les 86 départements.

Ain.....	8	Lot.....	6
Aisne.....	12	Lot-et-Garonne.....	7
Allier.....	7	Lozère.....	3
Alpes (Basses-).....	3	Maine-et-Loire.....	11
Alpes (Hautes-).....	3	Manche.....	13
Ardèche.....	8	Marne.....	8
Ardennes.....	7	Marne (Haute-).....	5
Ariège.....	6	Mayenne.....	8
Aube.....	5	Meurthe.....	9
Aude.....	6	Meuse.....	7
Aveyron.....	8	Morbihan.....	10
Bouches-du-Rhône.....	9	Moselle.....	9
Calvados.....	10	Nievre.....	7
Cantal.....	5	Nord.....	24
Charente.....	8	Oise.....	8
Charente-Inférieure.....	10	Orne.....	9
Cher.....	6	Pas-de-Calais.....	15
Corrèze.....	7	Puy-de-Dôme.....	13
Corse.....	5	Pyrénées (Basses-).....	10
Côte-d'Or.....	8	Pyrénées (Hautes-).....	5
Côte-du-Nord.....	13	Pyrénées-Orientales.....	4
Creuse.....	6	Rhin (Bas-).....	12
Dordogne.....	10	Rhin (Haut-).....	10
Doubs.....	6	Rhône.....	11
Drôme.....	7	Saône (Haute-).....	7
Eure.....	9	Saône-et-Loire.....	12
Eure-et-Loir.....	6	Sarthe.....	10
Finistère.....	13	Seine.....	28
Gard.....	8	Seine-Inférieure.....	16
Garonne (Haute-).....	10	Seine-et-Marne.....	7
Gers.....	7	Seine-et-Oise.....	10
Gironde.....	13	Sèvres (Deux-).....	7
Hérault.....	8	Somme.....	12
Ile-et-Vilaine.....	12	Tarn.....	8
Indre.....	5	Tarn-et-Garonne.....	5
Indre-et-Loire.....	6	Var.....	7
Isère.....	12	Vaucluse.....	5
Jura.....	7	Vendée.....	8
Landes.....	6	Vienne.....	6
Loir-et-Cher.....	5	Vienne (Haute-).....	7
Loire.....	9	Vosges.....	9
Loire (Haute-).....	6	Yonne.....	8
Loire-Inférieure.....	11		
Loiret.....	7		739

Plus 11 députés pour l'Algérie et les colonies.

DES ARMES ET DU CŒUR

Que faut-il, à l'heure qu'il est, pour sauver la France et chasser du sol envahi les hordes prussiennes qui le rançonnent à merci ? des armes et du cœur.

Eh quoi ? Nous avons des hommes et des ressources de tous genres, et nous pourrions croire à la conquête de la France par l'armée de Guillaume !

Les fils de Clovis, de Saint Louis et de Charlemagne, les descendants des fiers Gaulois qui ne craignent rien, pas même la chute du ciel qu'ils s'engageaient à soutenir sur la pointe de leurs lances, n'auraient pas raison des Brandebourg et des Hohenzollern ?

Allons donc ! mais regardons-nous, comptons-nous !

Après la stupeur de la surprise, les résolutions de l'énergie et du devoir.

Il faut, à cette heure, que chaque Français s'arme pour la défense de la patrie en deuil et fasse serment en lui-même de ne pas désarmer, tant qu'un Prussien existera en France, tant que le Rhin coulera en dehors des frontières françaises.

Mettons les choses au pire.

Les Prussiens ont chassé devant eux Bazaine et Mac-Mahon. Ils les ont battus et dispersés leurs corps d'armée. Ils viennent, toujours victorieux, d'assiéger Paris.

Et après ?

Après ! Ils ont dans Paris, devant eux, trois cent mille hommes déterminés à se faire tuer jusqu'au dernier.

Après ! ils ont autour d'eux et derrière eux deux millions d'hommes venus de tous les points de la France, qui ramassent les débris épars de nos phalanges vaincues, et cernent ensemble l'armée prussienne dans un cercle immense de fer et de feu.

Après ! Ils ont devant eux la mort, derrière eux la mort, sur leurs côtés la mort ; la mort partout ! la mort implacable, parce qu'elle s'appelle vengeance et patriotisme, parce qu'elle est l'honneur et le salut de la France.

Et on se découragerait ?

Et on se laisserait aller à la crainte et à l'inquiétude ?

Ce n'est ni raisonnable, ni français.

Non ! Debout, les fils des héros de Valmy ; debout qui conque a le bras assez fort pour porter un fusil, l'œil assez sûr pour viser un ennemi, le cœur assez haut pour offrir son sang à son pays.

Alors, c'est toute la France en armes ; et c'est la Prusse vaincue, anéantie, détruite.

Mais qu'on n'attende pas la dernière heure !

Ce n'est pas quand va se décider la crise finale qu'il faut seulement penser à agir.

Le plus sûr est de prévoir les événements pour les maîtriser.

Donc, point de temps à perdre.

Organisons-nous, armons-nous ; soyons prêts à marcher au secours de Paris assiégé.

Familiarisons-nous avec les armes et les exercices militaires.

Qu'entre l'âme virile et le fusil intelligent, il s'établisse la plus intime union.

Et si la Patrie le demande, sachons mourir l'arme à la main, mourir de la mort des braves et des héros !

Encore une fois des armes et du cœur.

Et tout est sauvé.

STRASBOURG

On trouve dans le rapport des délégués suisses dans cette ville infortunée, les détails suivants sur les affreux ravages causés par le bombardement :

Ont été presque totalement détruits : le faubourg de Pierre, la gare avec ses magasins de grains, le faubourg National ; en deçà du canal des faux remparts : l'école d'artillerie, la fonderie de canons, le théâtre, le grand café Bozin et en partie l'Hôtel-de-Ville sur la place du Broglie, la grande maison Scheidegger (Cercle), le temple Neuf, le Gymnase, la Bibliothèque, qui est entièrement consumée : les armes de Kléber et la fameuse marmite de Zurich sont sauvées mais les papiers et les livres sont perdus ; sur la place de Kléber : l'état-major de la place, le musée de tableaux, le café Cadet.

En disant ces mots, le *gentleman* serra la main de la jeune couturière avec une cordialité qui semblait venir du cœur, puis, s'éloignant brusquement, il reprit le chemin par lequel il était venu. Son pas était rapide comme celui d'un homme en proie à une émotion violente ; il ne se retourna pas, il ne regarda pas derrière lui jusqu'à ce qu'il arriva à Grosvenor-Square.....

Quant à Virginie, elle ne put s'empêcher de s'arrêter quelques instants et de suivre des yeux le digne gentilhomme qui avait fait preuve à son égard de tant de bienveillance ; lorsqu'enfin il disparut à l'angle du square, un profond soupir sortit de la poitrine de la pauvre enfant ; il lui sembla qu'elle venait de perdre un ami véritable, presque au même moment où elle l'avait trouvé.

Et cette impression restant dans son cœur, triste elle s'achemina vers Great-Castle-Street, où elle remit à M^{lle} Dulcimer l'argent qu'elle avait reçu de la duchesse de Belmont. La hautaine première la remercia à peine d'avoir si bien rempli sa commission, et notre héroïne reprit le chemin de Tavistock-Street, l'esprit plein des pensées que devait naturellement lui suggérer les événements de la matinée.

CHAPITRE VI.

Miss Barnett.

Nous avons déjà dit que la maison dans laquelle Virginie Mordaunt occupait une pauvre et triste mansarde était l'une des demeures les plus misérables de Tavistock-Street. Elle se trouvait au haut en bas par logements séparés ; à la porte, des plaques en zinc et en cuivre indiquaient les noms et professions des principaux locataires. Ainsi un ouvrier bijoutier occupait les deux chambres dites *parloirs*, du rez-de-chaussée ; au premier étage, habitait M^{me} Jackson, l'intermédiaire dont nous

avons précédemment fait la connaissance ; au second, sur la rue, un professeur de musique (combien le malheureux avait-il d'élèves ?) ; sur le derrière, deux vieilles femmes, deux sœurs, qui avaient peine à gagner leur vie en piquant des bottines. Un pauvre graveur sur bois avec sa femme et une demi-douzaine d'enfants occupait la chambre de devant du troisième ; sur la cour logeait cette miss Barnett, dont il a déjà été fait mention. Enfin, la mansarde du quatrième sur le devant était occupée par une vieille femme et sa fille, qui allaient travailler en journée, quand elles pouvaient se procurer du travail, — qui restaient chez elles à boire, quand elles pouvaient se procurer du gin ! L'autre mansarde était celle où nous avons introduit le lecteur au début de ce livre, — et où nous lui avons montré, souffrant, pleurant, travaillant, notre humble héroïne Virginie Mordaunt !

Une bombe a détruit l'orgue ; les vitraux sont brisés.

La belle rosace du chœur, la chaire, le baptistère, et l'horloge astronomique célèbre (qu'on disait détruite) sont complètement intacts.

Un boulet a emporté un coin de la tour au-dessous de la lanterne et une des deux volutes. Une petite et mince colonne reposant sur la volute est tombée sur la statue équestre de Louis, qui la porte maintenant avec beaucoup de sollicitude sur le bras, en attendant que des temps meilleurs viennent le délivrer de ce fardeau.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que la citadelle qui forme l'aile orientale, ait souffert terriblement des bombes.

Tous les édifices du quartier ont été détruits.

En général, on peut dire que la partie nord-ouest de la ville a souffert le plus, et que la partie sud-est n'a presque pas souffert ; car, quoique toutes les maisons portent la trace de boulets, on ne peut comparer ces légers dommages à ceux causés partout ailleurs par l'incendie.

Nous avons profité du temps qui nous restait pour examiner quelques caves métamorphosées en demeures.

Il est difficile de s'en faire une idée sans les avoir vues : des tonneaux, des provisions, des caisses avec des bijoux et de l'argent, des lits, des meubles, le tout pêle-mêle ; à côté un fourneau pour cuire ; pas d'autre sortie pour la fumée et les autres odeurs que l'escalier, parce que toutes les ouvertures de la cave ont été barricadées par précaution ; et c'est dans ces trous que tant d'habitants infortunés ont passé quatre longues et horribles semaines.

Un spectacle curieux était offert par les fenêtres des façades des maisons, lesquelles étaient presque toutes pourvues de matelas et de sacs de paille de toute nature pour amortir l'effet des boulets.

En un mot, tout portait le cachet d'un siège rigoureux.

Le fort du Mont-Valérien.

Il a été fortement question ces jours derniers du Mont-Valérien. On a parlé, on parle encore de 100,000 mille Prussiens qui auraient trouvé la mort dans ses environs, par suite de l'explosion des carrières qui l'avoisinent. Nous croyons devoir donner ici quelques détails sur ce fort, le plus important des fortifications de Paris, et qui couvre isolément, le front occidental de Paris.

Il est situé sur la rive gauche de la Seine, au nord de St-Cloud, sur le chemin de fer de Versailles, au sud de la route impériale de Cherbourg entre les villages de Puteaux, Suresnes, Réveil et Nanterre.

La base de la place domine la capitale et notamment les localités voisines, Neuilly et Boulogne, ainsi que le bois de ce nom.

Les flancs du fort dominent les routes déjà citées, et le massif sur lequel il est assis comble la presqu'île qu'entoure la Seine.

L'importance du Mont-Valérien est telle qu'on peut le considérer comme une forteresse à part. La montagne isolée qui le supporte est couronnée par un pentagone bastionné et son pied est entouré d'une seconde enceinte.

En arrière des bastions s'élèvent des cavaliers très-élevés, en partie prolongés jusqu'aux courtines ; ces cavaliers ont une double ligne d'embrasures. La crête du glacis et le mur d'escarpes supportent encore des murs crénelés pour des feux étages, de sorte qu'avec une cargaison suffisante le fort peut produire un maximum d'effet.

Les casernes qui se trouvent sur le sommet du Mont-Valérien se composent d'un rez-de-chaussée et de deux étages casematés.

Le mur de la plate-forme et les nombreuses poternes sont également voûtés.

Les travaux de terrassements seuls ont absorbé un million de mètres cubes de remblai.

Le fort s'élève à son enceinte inférieure à 125 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer et à 45 mètres au-dessus du terrain environnant.

Madame Dracke, la propriétaire (ou pour parler avec plus de vérité la principale locataire) de cette maison si remplie d'habitants, était une veuve d'environ 60 ans. Ses seuls moyens d'existence consistaient dans les loyers que lui payaient ses locataires ; le bail qu'elle tenait du véritable propriétaire était donc son capital et pour ainsi dire son fonds de commerce, — son gagne-pain, — l'élément constitutif de sa *respectabilité*, — la seule barrière qui la séparât de l'hôpital. Mais afin de pouvoir joindre les deux bouts ensemble, et de se faire la somme nécessaire au paiement de son loyer, de ses impositions et de ses taxes, dont l'échéance revenait chaque trimestre, la pauvre créature était obligée de vivre dans sa cuisine. En résumé, quand toutes ses chambres étaient louées, le bénéfice qu'elle en tirait s'élevait à environ une demi-couronne (3 fr. 10 c.) ou trois schellings (3 fr. 75 c.) par semaine ; — d'un autre côté elle courait le risque des non-locations, des mauvaises créances, des réparations, et autres éventualités auxquelles sont assujettis les propriétaires.

(A suivre.)

— Je n'en ai pas la moindre idée.
— Mais, fit M. Lavenham, en observant la jeune fille à la dérobée, si je n'étais pas survenu, n'auriez-vous pas fini par regarder plus favorablement un si beau jeune homme ? Voyons, chère petite, dites-moi la vérité ; l'opinion que j'aurai de vous sera d'autant meilleure que vous serez plus franche avec moi.

— Monsieur, répondit Virginie d'un ton ému et avec un accent de reproche, si vous ne m'aviez pas traitée avec autant de bonté, je croirais que vous aussi voulez m'insulter. Ah ! c'est bien dur, Monsieur, de penser que personne ne veuille croire à la sagesse, à la vertu d'une jeune fille quand elle est pauvre ; — et Virginie fondit en larmes.

— Voyons, voyons, chère petite, s'écria M. Lavenham, ne pleurez pas ; essayez-moi vite ces beaux yeux-là. Quel enfantillage ! Je ne voulais point vous faire de peine, et cette petite indignation de votre part est la meilleure réponse à la question que je vous ai faite. Quel est votre nom, Mademoiselle ?

— Virginie Mordaunt.
— Un joli nom, très-joli, très-doux, fit M. Lavenham. Ne vous offensez pas de cette observation. Je suis assez vieux pour être votre père. Et vous appartenez à la maison de M^{me} Duplessy ? — Puis tout à coup changeant de ton et devenant sérieux et presque solennel :

« Ah ! laissez-moi vous en prier, gardez-les bien précieusement cet amour de l'honnêteté, cette soif d'une bonne réputation, sur lesquelles repose à présent votre vertu. Vous êtes jeune, vous êtes jolie, vous vivez sans nul doute de votre travail, et Londres abonde en tentations de toutes sortes. Je vous parle, chère enfant, comme si j'étais votre père ; car, je vous l'avouerai, je sens pour vous un vif intérêt ; croyez-en donc mon avis, et bien que vous soyez pauvre, vous obligerez le monde à avoir foi en vous. Et maintenant, au revoir, Miss Mordaunt, je ne vous oublierai pas, je ne vous perdrai pas de vue. »

LA FIN DE LA PAPAUTÉ

Notre gravure représente le palais du Quirinal à Rome, demeure actuelle du roi Victor-Emmanuel. A propos de cette prise de possession et de ses conséquences, un de nos abonnés nous communique l'article suivant :

Tandis que les deux grandes races qui représentent avec le plus de puissance les éléments rivaux du latinisme et du germanisme se livrent d'héroïques batailles, le pou-

cisme, lui pourront revenir quand les prêtres et les évêques n'auront plus de liens qu'avec le pays.

Et ce moment a été rendu prochain par l'abolition définitive du pouvoir temporel.

Armand POMMIER.

correctionnelle pour injures et diffamation. Le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Considérant que, dans les circonstances actuelles, l'épithète qualifiée par le plaignant d'*injurieuse et diffamatoire* réunit en effet ce double caractère :

« Condamne le sieur X... à trois mois de prison, 500 fr. de dommages-intérêts, 30 d'amende et aux dépens. »



ROME. — Le Palais du Quirinal, séjour du roi VICTOR-EMMANUEL.

voir temporel s'écroule, sans qu'au milieu de ces bruits formidables personne y prenne garde. C'est cependant un grand fait qui s'accomplit à Rome.

Le pape cesse d'être souverain. La haute influence qu'il eut à ce titre, au moyen âge, et qui n'était plus guère qu'un souvenir, est aujourd'hui tout à fait morte.

Que lui reste-t-il maintenant ?

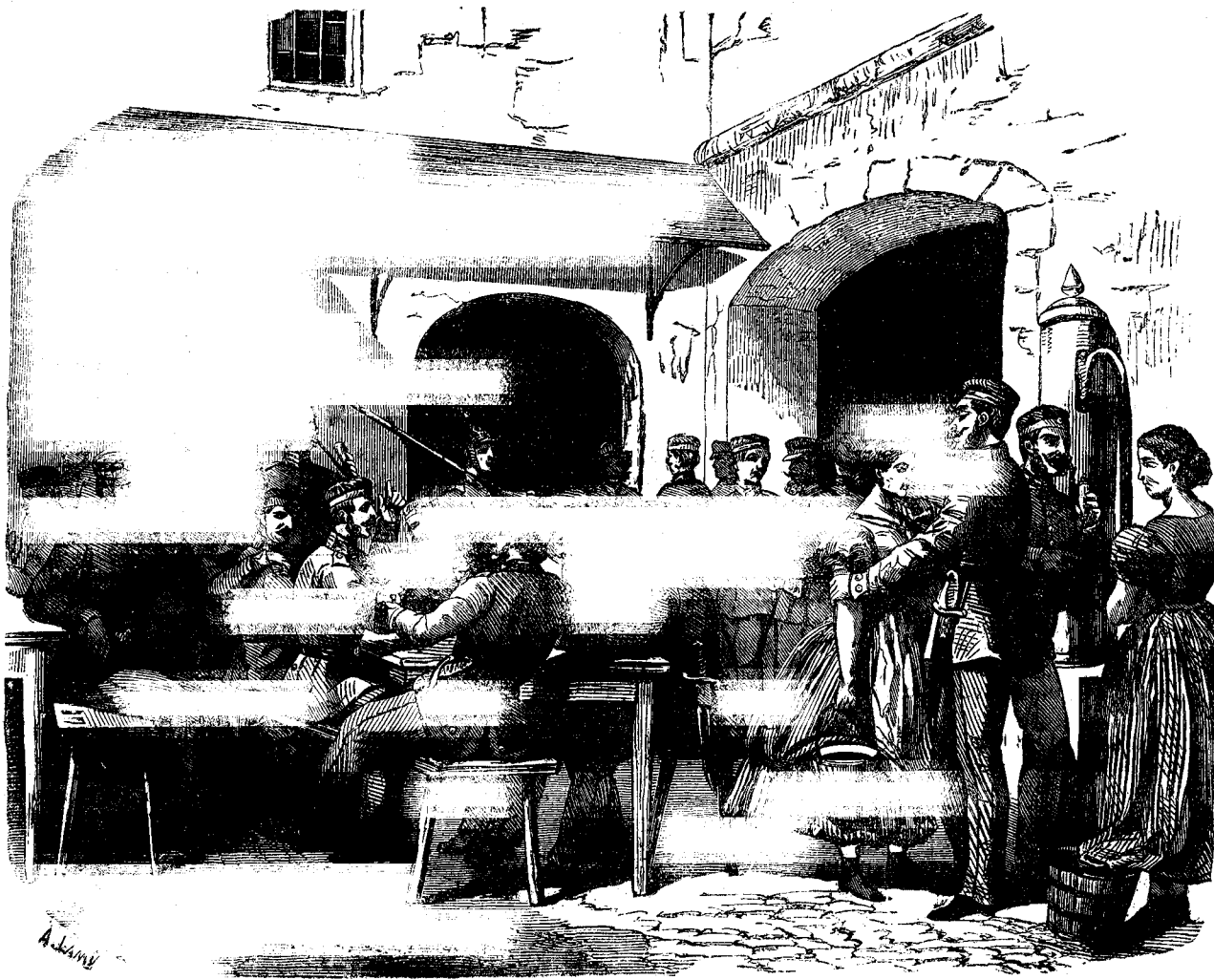
Son titre et son droit de chef de la catholicité.

Mais déjà plusieurs églises et plusieurs pays contestent l'un et l'autre. Le pouvoir spirituel de la papauté nous semble destiné à s'effacer comme son pouvoir temporel. Le pape redeviendra ce qu'il était jadis, évêque de Rome, sa juridiction ne s'étendra que sur l'Italie. Les clergés nationaux s'établiront chez les peuples catholiques comme ils le sont chez les peuples protestants. Ils ne dépendront que d'eux-mêmes ; ils auront leur esprit particulier, leur discipline, leurs rites, leurs interprétations des dogmes et des symboles.

Ceci est dans la nécessité des temps.

La religion gagnera-t-elle, perdra-t-elle à ne plus recevoir la doctrine et la parole de Rome ?

A notre avis elle y gagnera, car toute institution progresse en se transformant. L'influence étrangère que subissaient les prêtres et les évêques leur enlevait, aux yeux des populations, beaucoup de crédit, de prestige. L'on aime que l'on soit maître en son pays, aussi bien dans le domaine de la foi que dans le domaine civil et politique. Si les gouvernements imposés sont reçus avec dégoût, les croyances, les vérités que l'on prescrit sont acceptées avec répugnance. Les cœurs, aujourd'hui hostiles au catholi-



Les Prussiens dans une auberge. — Épisode de l'invasion.

Prussien !

Le mot *Prussien* est-il une injure ?

Dans son audience du 24 août dernier, le tribunal correctionnel de Metz a eu à juger le cas suivant :

Deux marchands, en fermant leur boutique, se prirent de querelle. L'un d'eux, après avoir épuisé le vocabulaire des épithètes les plus... énormes, jeta à son adversaire, comme flèche du Parthe, l'adjectif *Prussien*.

Celui-ci, exaspéré, a traduit son voisin devant la police

DERNIÈRES DÉPÊCHES

Fontainebleau, 4 octobre. — Les francs tireurs ont repoussé sur Chailly de nombreux détachements prussiens, cavalerie et infanterie, qui se dirigeaient sur Fontainebleau. 60 Prussiens tués ou mis hors de combat.

Chartres, 3 octobre, matin. — L'ennemi a occupé hier soir Eperton, après un vif engagement où les gardes mobiles, les gardes nationaux et les francs-tireurs ont lutté vaillamment jusqu'au soir contre des forces supérieures ; nos pertes sont peu considérables.

Saint-Quentin, 3 octobre. — Dans le combat du 3 octobre sous les murs de Soissons, un prisonnier prussien déclare que deux régiments de l'armée du duc de Mecklembourg ont été mis en déroute par la garnison.

Un bataillon des mobiles de l'Aisne commandés par M. Fritz James et un bataillon du 15^e de ligne se sont distingués dans cette sortie.

Un journal quotidien à 2 francs par mois (rendu franco)
PARAIT TOUS LES JOURS A LYON

LE JOURNAL DES DÉPÊCHES

de Tours — de Suisse — d'Allemagne — de Belgique — d'Angleterre — d'Italie, etc.

En l'absence des journaux de Paris, c'est le journal le plus complet, le mieux et le plus promptement informé.

Pour le recevoir franco par toute la France, chaque jour pendant un mois, adresser la somme de DEUX FRANCS en mandat de poste, à M. le Directeur du JOURNAL DES DÉPÊCHES, 21, rue des Capucins, Lyon.

LYON. — IMP. V^o CHANOINE, PLACE DE LA CHARITÉ, 10.